

ou de fausses membranes. De ce moment considérez votre oiseau comme bien malade.

Usez pour lui du même traitement que pour les sujets atteints de coryza simple, mais il lui faut quelque chose de plus; lotionnez-lui les yeux avec de l'eau tiède boriquée deux ou trois fois par jour, crevez les tumeurs et appliquez de la glicérine sur les plaies, enfin faites-le passer par des fumigations d'essence de térébenthine ou—ce qui est plus ais—suspendez dans son logement, en la protégeant d'un linge, une éponge imbibée d'ammoniaque liquide pure. On peut, matin et soir, remplacer avantageusement le pétrole par 5 ou 6 gouttes d'huile camphrée dans une cuillerée à café de glicérine.

Après le coryza compliqué se déclare souvent la diphtérie, maladie excessivement contagieuse, équivalente au croup chez les humains et capable de dépeupler en peu de temps les plus belles basses-cours; c'est pour le poulailler la véritable peste, dont parle LaFontaine dans une de ses fables.

La diphtérie se présente sous diverses formes, mais c'est quand elle se développe sur les muqueuses du bec et des premières voies respiratoires ou dans le jabot qu'elle est plus dangereuse; dans ce dernier cas, elle est même fatidiquement mortelle.

Toutefois, l'homme n'a rien à craindre de cette maladie pour lui-même, quoiqu'elle soit microbienne et par conséquent éminemment contagieuse. D'abord le bacille de la diphtérie humaine diffère de celui de la diphtérie aviaire, puis l'un et l'autre ne se propagent pas indifféremment sur nous et sur les oiseaux. D'ailleurs les expériences les plus probantes ont été faites pour trancher la question longtemps discutée.

Les symptômes de la diphtérie sont sensiblement les mêmes que ceux du coryza contagieux, mais sont particulièrement caractérisés par la formation de fausses membranes jaunâtres, qui tapissent la langue, le fond du bec ou la gorge et toutes les voies aériennes; alors la respiration est ralente.

Après un diagnostic sûr, si les atteints ne sont ni trop nombreux ni trop précieux, il vaut mieux les sacrifier sans hésiter, puis les brûler ou les inhumer profondément et procéder à la désinfection de tout ce qu'ils ont contaminé; ce traitement, quoique radical, n'en reste pas moins le plus pratique. Si en effet vous soignez votre malade, il va ou guérir ou mourir; s'il meurt, qu'avez-vous gagné? S'il guérit, quand rapportera-t-il? En fin de compte point ou peu de bénéfice à l'entourer de notre sollicitude, sans calculer que vous risquez grandement d'infecter les sains, en allant des uns aux autres.

Quoiqu'il advienne, si vous vous dévouez au salut des malades, suivez les prescriptions données plus haut pour le coryza contagieux. En plus, tous les jours, après avoir nettoyé le bec et débarrassé la gorge de leurs pellicules au moyen d'une plume, d'un tampon au moyen de pinces, badigeonnez avec du pétrole, de l'essence de térébenthine, de la teinture d'iode ou du vinaigre fort, ou bien encore avec de l'acide phénique. S'il y a chance de ramener vos sujets à la santé, c'est ainsi que vous y parviendrez.

Dans les poulaillers froids usés intelligemment, on ne connaît guère ces maladies.

L'abbé J.-B.-A. ALLAIRE

Alimentation économique

(Spécialement pour "Le Bulletin de la Ferme")

Avec tous mes amis, lecteurs du "Bulletin", je prends le plaisir de venir causer un peu sur les conditions particulières de l'aviculture durant la présente crise alimentaire.

Je veux d'abord vous faire voir que nous pouvons répondre d'une manière quasi parfaite aux appels pressants de nos gouvernements qui nous demandent une surproduction agricole aussi élevée, que notre jugement, notre énergie, et notre capital nous permettent de le faire.

D'abord je me permettrai de faire appel aux spécialistes en la matière, c'est-à-dire aux aviculteurs de profession, de faire tout en leur pouvoir pour faire éclore même à cette époque de l'année encore et encore des poussins; vous me direz peut-être: "Vous avez toujours recommandé de faire à tous les ans de l'incubation à bonne heure, soit non après le 15 mai". C'est vrai je l'ai toujours dit et je le répète: pour avoir des œufs en hiver il nous faut des poulettes nées avant le 15 mai; mais pour la production de la chair, avec la perspective des hauts prix des viandes nous disons il me semble faire éclore durant tout le mois de juin, pour ensuite engrainer et abattre ces poulets à l'automne, et qui pourront bien malgré leur âge tardif donner de 4 à 5 lbs de chair en novembre par exemple. Alors pour un aviculteur qui élèverait de 100 à 200 poulets nés en juin, et qui serait en mesure de fournir au marché à l'automne de 500 à 600 lbs de chair de plus que les années passées, ne serait-ce pas là un moyen de rendre service à son pays, tout en n'oubliant pas son gousset?

Je ne vois pas de raison pour que les cultivateurs, eux aussi, ne puissent pas s'efforcer de faire couver quelques poules de plus cette année afin d'élever de 50 à 100 poulets de plus par ferme; la seule objection que l'on pourrait peut-être apporter serait celle-ci: "Mais les grains se vendent bien trop cher, ça ne paie pas d'élever des poulets". Mais oui, ça paie encore, plus peut-être parce que le prix des œufs et des volailles de première qualité est plus élevé proportionnellement que les grains; et d'ailleurs que l'on demande donc au "Service de l'Aviculture" de nous adresser quelque circulaire N° 7 et en les lisant attentivement l'on pourra constater qu'il y a beaucoup de choses que l'on peut faire entrer dans l'alimentation des troupeaux de la Basse-Cour, et ce d'une manière pratique.

Je crois même que les gens du village et parfois des villes, qui n'ont pas l'habitude d'élever de volailles, feraient bien de contracter cette habitude en faisant couver pour leur propre besoin, une ou deux poules, afin de ne rien perdre des déchets de table qui seraient bien utilisés par une douzaine ou deux, de bons poulets.

RAOUL DUMAINE, I.A.

Que tous ceux qui gardent des poules fassent en grand l'élevage des poulets d'engraissement. Cette production est relativement peu dispendieuse et remplacera, dans une certaine mesure, les autres viandes plus rares sur nos marchés.



Bétail Canadien, Ayrshire et Holstein

On trouve des choses bien intéressantes dans le dernier rapport du service de l'élevage à la ferme expérimentale d'Ottawa. Par exemple sur la valeur relative des différentes races de bétail laitier. La mode est aux ayrshires depuis longtemps mais les holsteins gagnent du terrain et déplaceront bientôt les ayrshires hormis qu'une loi n'oblige bientôt les fabriques de fromage et de beurre à payer le lait suivant sa richesse. Oh, alors, les petites races (canadiennes, Jerseys et Guernesey) dont le lait est si riche jettent dans l'oubli les grandes races dont le lait est plutôt pauvre.

A la ferme expérimentale, donc, les cinq meilleures vaches de chaque race du troupeau ont été soumises à une expérience dans le but de savoir quelle race était la plus profitable. Tournez à la page 425 du rapport et vous y lirez que le "profit par vache entre les deux villages" (main-d'œuvre et veau non compris) a été comme suit:

Pour les ayrshires	\$58.50 par tête.
Pour les canadiennes	\$81.67 par tête.
Pour les holsteins	\$42.25 par tête.

Le coût de production d'une livre de beurre a été.

19 sous pour l'ayrshire.
15 sous pour la canadienne.
22 sous pour la holstein.

Le coût de production de cent livres de lait a été:

95 sous pour l'ayrshire.
84 sous pour la canadienne.
95 sous et 9-10 pour la holstein.

La richesse du lait a été de 4.15 pour cent de gras pour l'ayrshire, 4.80 pour la canadienne et 3.63 pour la holstein.

Ces chiffres sont plus éloquents que tout ce que je pourrais écrire en faveur de la vache canadienne. Ils ne me surprennent pas, moi, car il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir. Aussi, vois-je avec peine un trop grand nombre de cultivateurs et de cercles agricoles mettre de côté la vache canadienne pour la remplacer par une autre, ayrshire ou holstein, qui ne la vaut pas.

LE CULTIVATEUR

Médecine Vétérinaire

PSORIASIS DES EXTRÉMITÉS.—CREVASSES

Je vous parlerai brièvement des crevasses, qui affectent nos animaux et surtout nos chevaux, dans toutes les saisons pour ainsi dire.

CAUSES.—Premièrement la négligence de chacun à donner les soins voulus aux pieds des chevaux quand il arrive à l'écurie les pattes mouillées: soit avec de l'eau simplement ou avec de la boue, nous essayons bien le membre, mais le pli du paturon est laissé